

Je ne suis pas un héros. C'était le titre de la chanson que crachaient les enceintes fatiguées du bar sinistre que j'avais choisi pour me reposer et utiliser ses toilettes. J'ignorais qui la chantait, mais j'admirais la force intérieure qu'il fallait pour assumer avec autant de ferveur cette réalité. Une force ou une immense, une insondable résignation. Qu'existait-il de pire au monde que de dire : « J'ai renoncé » ?

Moi non plus je n'étais pas un héros, mais jamais, non jamais je ne renoncerais.

Je devinais les réflexions que ces mots n'allaient pas manquer de susciter. Quelle arrogance ! Quel ton péremptoire ! Peut-être. Sûrement. Mais à vingt-neuf ans, la vie était devant moi. Accepter aujourd'hui ma défaite équivaldrait à signer mon acte de décès.

S'il fallait brosser un portrait de moi, voilà ce que je dirais : « Je suis un jeune homme de vingt-neuf ans, plutôt déterminé mais banal. » Sans aura, sans éclat. Le seul détail qui me différenciait et me rendait digne d'intérêt dans la grande masse humaine que formait ce monde, c'étaient mes yeux. Ils étaient bleus. Fournir cet élément sans aucun complément d'information pourrait porter à sourire, si je n'ajoutais que la chose était plutôt rare pour une personne de mon pays, l'Égypte.

Récapitulons : « Un homme de vingt-neuf ans, plutôt déterminé et pas si banal que ça ! » Je souris une fois ma phrase écrite, et ce sourire, tel un tsunami, bouscula les habitudes du café. Qui était donc cet imbécile qui souriait à Paris ? Sans me départir de ce sourire, sans me soucier de ces regards, je rouvris mon carnet, car une autre nouvelle venait de tomber : je me trouvais à Paris. Ce qui vous apparaît sûrement comme un détail est à mes yeux l'essentiel. S'il ne fallait écrire qu'une phrase, ce serait celle-ci : « J'habite à Paris. » Tout en l'écrivant, je sentis mon poulx s'emballer, je me sentis euphorique. Oui, j'habitais à Paris : c'était la ville que j'avais choisie pour saisir les rênes de mon existence. Qu'existait-il de plus jouissif pour un être vivant que de mener sa barque contre vents et marées ?

Ces mots, s'ils avaient été mieux trouvés, plus nombreux, auraient pu former un roman. Mais je n'avais pas ce talent. Ce que je savais faire, c'était observer et livrer mes impressions, faire une sorte de journal intime comme ceux que rédigeaient les adolescents dans leur période misanthrope. Une « sorte », car c'était plutôt un moyen de ne pas perdre le lien avec moi-même, de sociabiliser mon esprit promu à la solitude. Parler à soi-même vous semblera peut-être illusoire, et pourtant, grâce à ce subterfuge, j'avais le sentiment d'être écouté. Alors je traînais ce vieux carnet dont j'avais arraché le chapitre égyptien, ce qui représentait tout de même un certain nombre de pages. Ce geste ne m'avait pas été pénible, ni déchirant. Seule comptait cette nouvelle vie préférable à l'ancienne même si, pour l'instant, on ne pouvait pas parler de *success story*. Jusqu'aujourd'hui, ma vie n'avait pas été des plus intéressantes, mais je n'avais pas renoncé, je me battais, et ces mots consignés avaient le double avantage

LOUXOR PARADISE

de ne pouvoir être contestés – qui oserait ? – et de m’apaiser. Bien sûr, dresser ce constat – ne pas être celui que j’aimerais – me meurtrissait l’âme. Cependant si, dans un premier temps, cela la fragilisait, cela la rendait plus résistante dans un second. Après avoir raturé la dernière phrase, je notai : « Je suis un jeune Égyptien vivant à Paris. J’ai tiré un trait sur mon passé, et je suis optimiste. »

Comme je le faisais toujours, même si je ne griffonnais que trois lignes, je mis la date avant mon prénom, Ahmès. Je sortis alors du café pour respirer l’air de ma nouvelle existence, l’air du pari que je m’étais lancé. Devenir un autre homme à Paris.

* * *

Je cirais les pompes. Ce n’était pas un travers, encore moins un défaut. Non, mon travail était véritablement de nettoyer et de lustrer les chaussures dans un hôtel tenu par une vieille Égyptienne, que les résidants nommaient affectueusement Néfertiti. La référence n’était pas que culturelle, les gens l’appelaient ainsi surtout parce qu’elle était d’une autre époque, d’un autre siècle, et n’était pas né celui qui aurait su lui attribuer un âge. Était déjà mort celui qui avait essayé.

L’hôtel, c’était le *Louxor Paradise*, un vieil immeuble de trois étages aux murs vérolés, coincé entre deux façades fraîchement ravalées, dans une minuscule impasse à quelques pas du boulevard Saint-Germain.

Cirer les pompes, ce n'était plus un métier, du moins en France. Pour Néfertiti, qui vivait aussi hors des frontières, le réhabiliter pour moi révélait un geste amical. Gentil euphémisme pour signifier qu'elle avait eu pitié de moi. « Je n'ai pas de relations, moi ! » avait-elle hurlé devant mon air de chien battu. « Tu sais faire quoi ? » Je n'avais pas voulu parler de mon passé professionnel à haute voix et n'avais su qu'écarter les bras pour répondre : « Tout ! » Ce peu de conviction dans la voix avait dû être interprété comme un « Rien ! »

Sur le papier jauni de mon carnet, je couchais tous les éléments attestant de ma nouvelle vie, mais également des réflexions qui me passaient par la tête, intéressantes sur le coup, mais qui n'avaient plus aucun intérêt à leur relecture. Comme je trouvais la langue française très imagée, je m'amusais à dresser un inventaire des expressions que je ne connaissais pas. J'affectionnais « chien battu », elle m'allait comme un gant. Parler français, c'était de la poésie au quotidien. Voilà un autre exemple du genre de propos qu'on pouvait lire dans ce carnet : « J'avais longuement battu le pavé et la pluie s'était abattue sur moi. Je cherchais un toit et je suis tombé sur toi. » À ce propos, j'ai fait un constat surprenant : le tutoiement n'a jamais été un manque de respect dans ma culture alors qu'il semblait l'être ici, mais je m'égare... « Tu errais comme moi, comme nous avons à peu près le même âge. La même motivation. La vie ou la mort. » En effet, plus que dans n'importe quel autre secteur, la rue était soumise à la concurrence, à la différence que le quotidien n'était pas régulé par la loi du marché, mais par celle du plus fort. Et j'avais perdu mes forces lors de mon voyage. « Tu m'as cassé la figure ! » Le verbe « casser »

n'étant pas en l'occurrence le plus approprié, ce ne fut pas la figure. Toutefois, ceci n'est qu'un détail, et je ne décrirai pas cet épisode douloureux qui me rappelait trop l'universalité de la misère.

Bref. Je vous parlais de Néfertiti. La plus égyptienne des Parisiennes m'avait laissé passer la porte de son boui-boui sombre et sale. C'était déjà une victoire, vu l'état dans lequel je me trouvais : également sombre et sale. Mes pupilles s'étaient très vite adaptées et j'avais découvert le petit hall d'accueil. Une reconstitution d'un hall égyptien avec tentures, dorures et sourates. Tout y était accentué, exagéré, aussi bien la décoration que les odeurs épicées, comme si l'ensemble devait paraître le plus conforme à ce qu'un Occidental attendait d'un endroit tenu par une Arabe. Cependant, il m'avait plu et, sur-le-champ, je m'étais senti chez moi. Je n'avais plus qu'à trouver le moyen d'y séjourner. Je m'étais lentement approché du comptoir avec l'intention de restaurer un peu de calme. Cette façon de parler à haute voix et de faire profiter tout le monde de la conversation m'indisposait (ça m'a toujours indisposé). Il y avait là une femme entre deux âges et un vieil homme caché sous ses rides. Néfertiti me regardait droit dans les yeux. C'était à ce moment-là que j'avais entendu un grognement ridicule : l'espace de quelques secondes, j'avais cru à des gargouillis dans son ventre (le mien était vide, mais était resté digne). Ce n'étaient pas des gargouillis. Je m'étais aussitôt arrêté. La moiteur du hall était soudain devenue pesanteur. Les deux personnes m'avaient jeté des regards à la dérobée, de cette façon qu'ont les gens de vous dévisager sans le montrer, en biais. J'avais éprouvé un réel malaise. Pas à ma place. La réaction la plus intelligente aurait été de prendre mes

jambes à mon cou. Il faut croire que je ne suis pas intelligent, j'avais préféré reprendre ma marche vers l'intimité de notre conversation, et le grognement avait repris, et s'était même intensifié. Au-dessus de Néfertiti, il y avait cet affreux portrait de la chanteuse Oum Kalthoum. Pas mon genre, je préférais les musiques d'aujourd'hui. J'avais bravé ce bruit inquiétant quand la tenancière avait crié :

— Ta gueule Moubarak !

Elle avait crié sans même baisser les yeux vers la petite chose poilue qui était venue me renifler les pieds : un chi-huahua assez hideux.

J'avais alors sorti de ma poche un papier plié en quatre, mon CV, et l'avais posé sur le comptoir en bois recouvert d'une tablette dorée, elle-même tapissée d'un millimètre de crasse. Sans un mot, elle s'en était emparé, l'avait consulté en détail et, au bout de trois ou quatre minutes, l'avait replié.

— J'y comprends rien ! avait-elle alors beuglé. T'as pas de problèmes de dos ?

J'avais fait non de la tête.

— T'as rien contre les odeurs ?

J'avais refait le même signe.

— Alors, t'es le nouveau cireur de la maison !

Un bruit derrière moi m'avait incité à me retourner : la femme et le vieux monsieur s'en étaient allés en chuchotant. M'était avis que la nouvelle allait vite faire le tour de l'hôtel !

Le même jour, j'avais donc trouvé un toit et un emploi. Et si la chance tournait en ma faveur ?

* * *